

# L'INDÉPENDANT

## DES BASSES-PYRÉNÉES

JOURNAL RÉPUBLICAIN PARRAISANT TOUS LES JOURS EXCEPTÉ LE DIMANCHE

TÉLÉPHONE 0.33

TÉLÉPHONE 0.33

### ABONNEMENTS :

Paris, département et limitrophes.....	6 fr.	10 fr.	20 fr.
Autres départements.....	6 fr. 50	12 fr.	24 fr.
Stranger.....	10 fr.	18 fr.	36 fr.
Maires et instituteurs des Basses-Pyrénées.....	5 fr.	16 fr.	

RÉDACTION & ADMINISTRATION : 11, Rue des Cordeliers, P.A.V.

Rédacteur en chef : OCTAVE AUBERT

La direction politique appartient au conseil d'Administration de la Société Anonyme de l'INDÉPENDANT

Tout ce qui concerne les Abonnements et les Annonces doit être adressé à PAP & M. Georges HAUBERT, Administrateur-Comptable, A PARIS, aux diverses Agences pour les Annonces.

LES MANUSCRITS NON INSÉRÉS NE SONT PAS RENDUS

### ANNONCES :

Annonces judiciaires.....	20 c.
Annonces ordinaires.....	50 c.
Réclames.....	50 c.
Chronique locale ou faits divers.....	1 franc

Les Annonces de Paris se traitent à forfait.

## Nos Télégrammes.

### NOUVELLES OFFICIELLES

Samedi (matin).

Dans la nuit de Jeudi à Vendredi, l'ennemi a prononcé deux petites attaques : une à Frise (ouest de Péronne), l'autre en Champagne, au fortin de Beauséjour. Il a été repoussé par le feu et à la baïonnette.

Le temps très mauvais dans la matinée d'aujourd'hui a empêché toute action.

Dans l'après-midi, simple combat d'artillerie particulièrement violent sur les Hauts-de-Meuse.

Samedi (soir).

En Belgique, vendredi, au lever du jour, les Allemands ont violemment attaqué les lignes anglaises près de Saint-Julien ; l'attaque a été repoussée, l'ennemi a subi de grosses pertes.

Au sud d'Ypres, à la cote 60, les troupes britanniques ont repris une nouvelle partie des tranchées perdues il y a trois jours.

Sur le reste du front rien à signaler.

## NOUVELLES DE LA GUERRE

### LE « LUSITANIA » EST COULÉ

QUESTOWN. — Le paquebot « Lusitania » a été torpillé et coulé au large des côtes irlandaises.

Le « Lusitania » allait de New-York à Liverpool. Cette nouvelle, sans aucun commentaire, nous parvient à dix heures du soir. C'est là un coup de chance heureux pour les sous-marins allemands qui frappent sans risques et sans combat un adversaire désarmé. Les Amos hoches s'en réjouissent comme il convient. Par contre tous les civilisés s'en indignent. Et en outre, ce ne sont point encore des faits d'armes de ce genre qui donneront à l'Allemagne la liberté de la mer sans laquelle elle sera condamnée par nous à périr.

Qu'est-ce que le « Lusitania ».

Le paquebot anglais « Lusitania », de la Compagnie Cunard, était un des plus gros navires de commerce du monde.

Construit en 1907, il jaugait 30.390 tonnes et avait 229 mètres de longueur. Ses machines à turbines actionnaient quatre hélices pouvant donner au navire une vitesse de marche de 25 nœuds.

### Son Equipage et ses Passagers.

LONDRES. — L'équipage du « Lusitania » comprenait 665 hommes. Il y avait à bord 361 passagers de troisième classe, 662 de seconde classe, et 290 de première classe.

Le total des passagers et des hommes de l'équipage s'élevait à 1.973.

### Le Sinistre.

PARIS. — Un radio-télégramme nous apprend que le « Lusitania » coula cette après-midi, à 2 h. 33, à huit milles environ de la Côte d'Irlande, au sud-ouest de Kinsale. Nous n'avons encore aucune nouvelle des passagers.

### Une Agonie de 20 minutes.

Le « Lusitania » est resté vingt minutes à flot après avoir été torpillé. Vingt bateaux étaient autour de lui.

### LA FLOTTE RUSSSE

#### DEVANT LE BOSPHORE

ATHÈNES. — Trois avions russes ont survolé Constantinople, en jetant des bombes qui ont causé des dégâts considérables.

La flotte russe a bombardé mercredi les forts de la rive gauche du Bosphore. Un certain nombre d'obus tombèrent à une distance de 16 kilomètres de Constantinople.

### LE DERNIER SUOÛÈS RUSSE

#### AU CAUCASE

30.000 Turcs défaits.

PÉTROGRAD. — La « Gazette de la Bourse » écrit : L'armée turque qui a été battue dans le combat de Dilman comptait 30.000 hommes. L'infanterie russe a accompli des prodiges de valeur ; sur un point du champ de bataille, une poignée d'hommes a tenu tête durant une journée entière, à une importante force ennemie qui avançait de Urmiak.

### LA FLOTTE ALLEMANDE

#### DE LA BALTIQUE

COPENHAGUE. — Suivant des télégrammes reçus ici, quatre croiseurs et huit torpilleurs ont été aperçus mercredi soir dans la Baltique, se dirigeant vers l'est.

### L'ATTITUDE DE L'ITALIE

Les MESSAGES de Guillaume II.

LONDRES. — Le kaiser a envoyé au prince de Bülow un télégramme menaçant pour l'Italie, qui a circulé parmi les plus intimes de la villa Malta. Le kaiser y déclare que les troupes anglaises ne représentent aucun avantage pour les alliés ; que durant cette quinzaine les Russes seront chassés de la Galicie et que la grande armée allemande sera envoyée contre l'Italie si elle ose bouger.

### La Réunion du Parlement ajournée.

ROME. — Un décret royal dont il est inutile de souligner l'importance, paru aujourd'hui, ajourne au 20 mai la session actuelle du Sénat et de la Chambre des députés. On sait que la Chambre devait se réunir le 12 mai.

### Les Probabilités de l'intervention.

MILAN. — Le correspondant du « Secolo » à Pétrograd télégraphie à son journal :

« Une haute personnalité, très renseignée sur la situation internationale et sur les rapports de l'Italie et de la Triplice-Entente, m'a fait la déclaration suivante : « Nul doute que l'intervention de l'Italie est proche. »

« Il semble que le duc d'Aviano, ambassadeur d'Italie à Vienne, a communiqué à Rome les dernières concessions de l'Autriche, mais jamais l'Autriche ne cédera Trieste que l'Italie demande catégoriquement. »

« Dans le cas même où l'Autriche céderait, l'Italie serait exposée, après cette guerre, à une rovanche de sa voisine. »

« D'ailleurs, l'Italie et la Triplice-Entente sont déjà pleinement d'accord au sujet des compensations. »

« Il est presque sûr que la Roumanie marchera avec l'Italie, mais l'attitude de la Grèce et de la Bulgarie est encore incertaine. »

« Quoi qu'il en soit, le développement des opérations contre les Dardanelles et le Bosphore est tout à fait satisfaisant. »

### L'Agitation à Rome.

ROME. — L'effervescence à Rome, loin de s'être apaisée, semble avoir atteint son maximum dans la journée d'aujourd'hui. Les cafés et les places regorgent de monde ; des groupes animés commentent les dernières nouvelles. Sans se livrer à des manifestations bruyantes, la foule semble au contraire attendre avec patience les événements de grande importance, qui doivent se produire. D'Anunzio est le héros du jour. Son discours est l'objet de toutes les conversations ; mais, c'est plutôt le rôle qu'il aurait joué dans l'abstention du roi, qui est vivement commenté.



UN SOLDAT DU KAISER

Notre cliché représente un des individus que nos vaillantes troupes ont à combattre. Son visage est protégé par un masque pour éviter les effets des asphyxiants avec lequel il arrose nos tranchées ; sur son dos un appareil qui sert à lancer le liquide brûlant. On se souvient qu'un de ces appareils a été trouvé par nos soldats dans une tranchée allemande.

## L'AFRIQUE du NORD et l'Allemagne.

Nous avons fait allusion à l'entrevue du 29 Juillet dernier entre M. de Bethmann-Hollweg et l'ambassadeur de la Grande-Bretagne à Berlin. Le chancelier, interrogé sur les prétentions de l'Allemagne quant à nos colonies, ne voulut pas répondre. Nous comprenons son silence. L'Allemagne convoitait ardemment notre empire colonial africain. L'opinion commune des intellectuels était connue depuis longtemps : vraiment la France dont la population restait stationnaire avait des colonies qui phagocytent l'envie aux prolifères Allemands. L'Allemagne étouffait chez elle ; elle voulait avoir des succursales partout, et certains regrettaient fort de ne nous avoir pas pris l'Algérie en 1870.

Le professeur Kampffmeyer a écrit sur l'Afrique du Nord et l'Allemagne une brochure où il constate que les conditions ne sont pas les mêmes qu'en 1871. Les intérêts des indigènes se confondent avec ceux des Français ; les Algériens ne se tourneront jamais vers la Turquie et l'Allemagne dans la guerre actuelle n'a rien à attendre de l'Islam dans l'Afrique du Nord.

M. Kampffmeyer ne se forge donc pas autant d'illusions que beaucoup de ses compatriotes. L'Algérie est et restera Française.

Mais, si son avis, les conditions sont différentes en Tunisie, parce que la Tunisie occupe une situation en quelque sorte intermédiaire entre l'Orient et l'Occident islamiques, le premier progressiste, le second rétrograde. On peut y concevoir un mouvement national plus facilement qu'en Algérie. Cependant, là encore, les agitations sont à l'état embryonnaire et ne sauraient guère attendre des cercles un peu étendus.

Reste le Maroc, où l'œuvre française, si active qu'elle soit, est moins avancée qu'en Algérie et en Tunisie. Mais, même au Maroc, M. Kampffmeyer ne croit pas qu'il puisse se produire un soulèvement général de nature à inquiéter sérieusement les Français ; dès 1908, il ne partageait pas, sur la force de résistance de l'empire chérifien, les illusions de beaucoup de ses compatriotes, qui étaient d'avis de nous laisser nous engager à

lemands, savants ou commerçants, qui connaissent le Maroc. Enfin, l'Allemagne aura son mot à dire dans le statut de Tanger, qu'elle n'entend pas laisser régier en dehors d'elle par la France, l'Angleterre et l'Espagne.

Pour la Tunisie, M. Kampffmeyer l'offre généreusement à l'Italie, de même que M. de Bülow lui offre le Trentin. Les intérêts italiens en Tunisie, l'importance du port de guerre de Bizerte lui paraissent militer en faveur de cette acquisition qui accroîtrait beaucoup, dit-il, la puissance de l'Italie et modifierait à son avantage l'équilibre de la Méditerranée.

Tout cela est d'une modération voulue, mais M. Kampffmeyer vivra assez pour voir que, même avec sa modestie, il a été trop orgueilleux.

Nous vaincrons l'Allemagne par les armes, et puis nous devons la battre économiquement. Relevant la tête nous nous débarrasserons des liens que notre amour de la paix nous avait fait supporter, et nous ferons une guerre mortelle à l'intrigue, à l'espionnage et à la trahison. Partout où flotte le drapeau français, nous voulons être les maîtres effectifs.

OCTAVE AUBERT.

### Attention.

Certaines accusations, un peu trop généralisées en France, et surtout le dépôt de la proposition Dalbiez, fournissent aux journaux allemands un thème qu'ils exploitent à l'envi et dont ils répandent les développements jusque dans la presse des pays neutres. Bornons-nous à citer la « Gazette de Cologne », du 23 avril.

« Cette loi de ventilation est un signe des temps qui révèle l'état de choses en France tout différent de ce que voudrait nous faire croire la presse française. Nous devons nous garder de rabaisser pour cela l'esprit de sacrifice et le courage du peuple français. Mais le peuple français ne peut donner plus qu'il n'a ; et si, afin d'épargner pendant quelque temps encore les jeunes gens de dix-sept et dix-huit ans, on est forcé de recourir à des lois spéciales et au contentieux parlementaire pour chasser les embusqués de leurs troupes, c'est qu'en réalité il est à bout de forces ». Et l'on ne gagnera pas de nouvelles batailles avec ces embusqués. »

Nous avons réclamé et nous réclamons que tous les citoyens français payent leur dette à la patrie ; mais au nom de l'union sacrée, au nom des soldats que se battent et que l'on ne doit pas démoraliser par des propos inexactes ou exagérés, nous demandons aussi que le nom d'« embusqués » ne soit pas employé à la légère. Parce que l'on a vu passer un homme jeune encore qui a toutes les apparences extérieures de la santé, on a vite fait de prononcer l'accusation implacable, sans savoir si ce prétendu défallant n'est pas diminué par une maladie organique, par une lèze cachée dont il voudrait bien se guérir sur le front des armées. On fait aisément encore une confusion : un « embusqué » et un « non-combattant ». Un « embusqué » est un homme qui se dérobe au devoir, un « non-combattant » remplit souvent une tâche indispensable. « Oui, répond-on ; mais alors il faut que les « non-combattants » soient des gens incapables de mieux faire, pour des raisons d'âge ou de santé. Confiez aux « auxiliaires » et aux « réservistes territoriaux » tous les services accessoires : de la sorte, vous pourrez envoyer au front tous les hommes en état d'en supporter les fatigues. »

Idees séduisantes. Mais la commission de l'armée elle-même examinant avec bienveillance la proposition Dalbiez, s'est rendu compte qu'en dehors du

combat proprement dit, il y a dans l'armée des services très fatigants. Ainsi, par exemple, rien ne sera plus dangereux que de confier à des hommes usés ou débiles les camions automobiles qui transportent les munitions, les vivres ou les blessés. Dans les chemins défoncés de la zone des armées, il faut de hommes forts pour diriger une forte voiture. Considérez-vous comme des « embusqués » les hommes valides qu'on est obligé d'employer à ce service ? Et de même, sont-ils des « embusqués » les gens employés dans les usines où l'on fabrique des munitions ? Dans très peu de temps — nous dédions cette information inédite à M. Gustave Hervé, qui posait une question intéressante à ce sujet dans la « Guerre sociale » — environ 1.400 automobiles nouvelles seconderont le service de santé pour le transport rapide des blessés à l'arrière. Cela fera 2.800 automobilistes de plus au front. Ils auront à jouer un rôle indispensable, et non sans péril. Les traiterez-vous d'« embusqués », s'ils sont pris au service actif ?

Cela ne veut pas dire qu'il ne faut pas faire la chasse aux « embusqués ». On la fait. On doit la continuer. Il ne faudrait pas connaître la nature humaine pour douter que, sur ce point, les dénégations abondent. La plupart sont, comme à l'ordinaire, hélas ! le fruit de l'envie et de la méchanceté ; mais on y trouve, une fois sur dix à peu près, une indication que l'on vérifie aussitôt. Plus efficaces sont les inspections ordinaires et réglementaires. M. Millerand a prescrit d'autres inspections plus minutieuses dont il a confié la charge à des colonels ou à des commandants. Heureuse idée, car ces officiers supérieurs, ayant vu le feu, ayant été blessés eux-mêmes, terminant par cette mission délicate leur temps de convalescence, étaient dans la meilleure disposition d'esprit et avaient toute l'autorité requise pour ne léguer ni complaisance ni indulgence aux « embusqués ».

Il est parvenu à la connaissance de la Chambre que cette méthode a déjà donné de bons résultats. Certes, des gens très habiles, aidés par des complaisances ou des circonstances locales, ont pu ou pourront échapper à la première épreuve. Il faudra donc renouveler l'expérience, la répéter jusqu'au nettoyage parfait des dépôts ; et nous croyons savoir que telle est l'intention du ministre de la guerre. Tout en approuvant la méthode de M. Millerand, nous croyons que, pour obtenir toute son efficacité, il conviendrait de la compléter par la perspective de sanctions. Un homme indépendant et d'esprit impartial nous disait l'autre jour : « Le ministre de la guerre donne des ordres judicieux et fait des circulaires excellentes. On lui demande de veiller à ce qu'elles soient pleinement exécutées et de sévir contre ses négligences coupables. » L'observation nous a paru juste, et nous la renvoyons à qui de droit.

(Temps.)

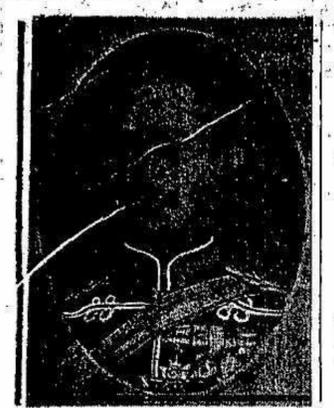
### CHINE & JAPON

On sait que le Japon a modifié les premières propositions qu'il avait faites à la Chine. Il en avait présenté de nouvelles qui, tout en tenant compte de l'opposition chinoise sur certains points, ne lui en assuraient pas moins une situation privilégiée dans le Ciel-Empire, et notamment en Manchourie et en Mongolie. La Chine a présenté des contre-propositions. Mais celles-ci sont loin d'être conciliantes. Elles reviennent même sur un certain nombre de points qui avaient déjà été acceptés par le gouvernement de Pékin au cours des négociations.



CARTE DU CAMP RETRANCHÉ DE METZ

Voir la Dernière Heure à la Troisième Page.



Le général Sir John Hamilton, commandant en chef le corps expéditionnaire anglo-français, qui a commencé à coopérer, avec les flottes alliées, à l'attaque des Dardanelles.

En réalité, on se trouve sur un terrain nouveau. La Chine fait table rase des promesses antérieures, et aux promesses que lui demande le Japon, elle oppose des demandes qui celui-ci ne peut admettre. Le gouvernement de Pékin veut que l'engagement de résister Kiao-Tchéou soit inscrit en tête du projet d'accord, alors que le Japon n'en accepterait la remise en principe que comme une conséquence de la conclusion des autres arrangements.

Cette attitude a provoqué à Tokio un vif mécontentement. Elle y est qualifiée d'antiféminisme et d'irréconciliable. Toutefois la diplomatie d'Extrême-Orient a une souplesse pleine de ressources, et la Chine, si elle ne suit pas ses propres sentiments, comprendra qu'elle n'a aucun intérêt à une rupture avec un empire voisin dont la supériorité militaire lui offre toute chance de succès dans un conflit armé.

## A la Chambre.

Les bons du Trésor. — « Des événements se préparent, dit M. Ribot qui pourront influer sur la durée de la guerre. »

Le gouvernement avait demandé d'élever à 6 milliards la limite d'émission des bons du Trésor. La commission a ratifié unanimement ce projet. A la séance d'hier M. Ribot a été écouté avec une curiosité passionnée :

Le chiffre des bons actuellement en circulation s'élève à 4 milliards 975.000 fr., dépassant déjà de plus d'un demi-milliard la limite précédemment fixée.

Nous sommes cependant convaincus que l'effort financier du pays n'est pas épuisé. (Applaudissements.) Les souscriptions continuent à affluer, mais les bons à court terme tendent de plus en plus à attirer la faveur du public. A l'appel du Trésor la public n'a pas apporté moins de 955 millions (Applaudissements.) C'est la preuve qu'il est avec nous, résolu à aller jusqu'au bout, jusqu'à la victoire et à nous aider de toutes ses ressources financières. (Applaudissements.) Ces millions n'ont pas suffi. Il est vrai que le mois d'avril a été particulièrement chargé. La fabrication des explosifs, l'organisation des formations nouvelles, l'envoi d'un corps expéditionnaire en Orient, tout cela a coûté cher. Il y a encore les dépenses aux familles des mobilisés. Je suis de ceux qui pensent qu'il faut donner largement. (Applaudissements.) Sans tenir compte surtout des opinions des gens (Applaudissements.) Ce n'est pas qu'il n'y ait des abus auxquels il faut parer avec tact et modération. En Angleterre, mon ami M. Lloyd George évalue le déficit à 21 milliards et demi à 1.800 millions par mois. Comme lui là-bas, nous sommes persuadés que le pays et vous, vous nous accorderez un concours complet pour nous permettre de mener notre tâche au terme où nous voulons la conduire.

Le ministre des finances continue, au milieu de l'attention générale, son exposé financier.

— Depuis le début de la guerre, l'échange de marchandises a toujours été en notre faveur, sauf depuis deux à trois mois où nos achats ont fatalement dépassé de beaucoup nos exportations. Malheureusement, nous n'avons pas de titres circulant facilement en Amérique.

Il s'est entretenu avec M. Lloyd George sur les achats à faire en commun en Amérique. L'Angleterre maintient plus facilement que nous son change avec les Etats-Unis.

Nous avons convenu que toutes les nations alliées se soutiendraient mutuellement sur le terrain financier comme sur le terrain militaire. Elles n'ont qu'une cause commune : la victoire. (Applaudissements.) Sans hésiter, M. Lloyd George m'a accordé de nous aider en nous ouvrant un crédit en Angleterre et cela lui-même, car il ne se soucie pas d'emprunts. Contre 500 millions d'or, il nous enverra 1.500 millions, trois fois plus. L'opérateur de trésorerie se recommande d'elle-même. Voilà l'accord que je dois vous soumettre, car j'ai besoin de votre concours. Je vous dis ici tout ce que j'ai dit à vos collègues de la commission du budget et je continuerai toujours ainsi. (Applaudissements et approbations.)

J'ai déjà annoncé mon intention de demander trois douzièmes provisoires pour les mois de juillet, août et septembre. Je ne sais quels crédits seront nécessaires pour la durée de la guerre. Des événements se préparent qui pourront être décisifs et influer sur la durée de la guerre. (Applaudissements.) Ceci sans faire de prévisions imprudentes.

J'ajoute que quelle que soit la durée de la guerre, le pays est prêt comme le gouvernement à faire tous les sacrifices qui seront nécessaires pour la conduire jusqu'au bout. (Applaudissements.) En demandant que trois mois de crédit, le gouvernement déclare par là que la Chambre sera réunie au mois de septembre. (Vifs applaudissements.) Il affirme ainsi la collaboration entière du gouvernement et du Parlement. (Vifs applaudissements.)

Le ministre. — C'est une collaboration qui ne peut qu'accroître la force de la défense nationale, à la condition qu'elle s'exerce loyalement. (Applaudissements.) Dans le sens d'une confiance complète et dans la résolution inébranlable d'atteindre le but que le gouvernement, les Chambres et le pays ont juré d'atteindre. (Vifs applaudissements unanimes et répétés.)

Naturellement le projet a été adopté à l'unanimité.

## DE GÈNES EN ORIENT

Toute la péninsule latine, jusqu'au fond des gorges du Trentin et des vallées de l'Isère, palpite d'espérance en relisant la prose flamboyante de d'Annunzio : « Aujourd'hui sur la patrie est un jour de pourpre, et c'est un retour pour un nouveau départ, ô nation d'Italie ! » Et dans la péninsule balkanique voisine, d'autres peuples songent et se recueillent, attendant aussi l'heure fatidique de leur histoire.

C'est à la Serbie que les empires du centre ont jeté le gant dans leur défilé à l'Europe et à la civilisation. Les champions du droit ont aussitôt pris les armes, mais les Serbes ont été les premiers surpris par l'agression. Leur lutte héroïque est une magnifique épopée. Ils ont chassé l'ennemi qui avait commencé à souiller leur territoire de ses massacres et de ses horreurs. Demain ils vengeront on Honrie leurs souffrances imméritées et ils marcheront à la libération des territoires où des frères opprimés les attendent. Les sacrifices ne leur ont pas été épargnés. La vaillante Serbie les a consentis sans hésitations, soutenu par la conscience de son droit. Elle se prépare à ceux qui lui restent encore à faire, fermement résolue à parachever le chapitre glorieux de la reconstitution de son unité nationale.

A côté de ce royaume, d'autres Etats qui, comme lui, ont reconquis leur indépendance sur l'oppression turque la Grèce, la Roumanie, la Bulgarie attendent le signe mystérieux qui doit leur faire sortir d'une immobilité sans espérance pour entrer à leur tour dans l'action féconde.

La Bulgarie, comme un joueur incertain, ne peut se décider à courir sa chance. Seule, la reprise de la Macédoine perdue par un coup de folie l'occupe. Elle la demande aux deux groupes d'adversaires, sans oser désigner et choisir le vainqueur. Le Thrace aussi l'attire, mais elle hésite sur le meilleur moyen de l'obtenir. Ces tergiversations apparaissent à ses voisins grecs et roumains pleines d'arrière-pensées et de mauvais desseins, et les aventuriers macédoniens qui ont pris à Sofia une influence redoutable fortifient à ces craintes de toute la méchanceté qu'entretennent leurs exploits criminels. Farouche d'ambition, de convoitise et de rancune, la Bulgarie s'est isolée et elle a lassé, par ses exigences impatientes, les seules puissances dont la victoire peut l'intéresser. Il semble qu'elle veuille aujourd'hui renouveler la conversation interrompue, et c'est à Pétrograd qu'elle s'adresse par l'intermédiaire du général Savov qui vient d'arriver dans la capitale russe. Comprendra-t-on à Sofia ce que ces entretiens doivent être et leur importance pour l'avenir de la Bulgarie ?

Quant à la Roumanie, c'est de l'Italie qu'elle attend le geste décisif avant de rompre les liens de la neutralité armée. Elle cherche cependant à faire délimiter dès à présent les territoires que son intervention lui assurera, et elle trace sur la carte les frontières qu'elle réclame au nom de la communauté de race et des droits historiques. L'opinion publique roumaine s'est prononcée, l'armée est prête, et les chefs de parti, auxquels la teneur de leurs sentiments pour la Triple-Entente ne suggère que des objections et des atermoiements au moment d'aborder la lutte, ont dû résigner leur autorité afin de laisser la place à de plus résolus. L'heure avance sur le cadran de Bucarest sans que rien puisse l'arrêter. Le gouvernement la sait proche et s'efforce dans ce suprême moment de porter au plus haut point possible sa préparation pour la bataille et les garanties de profit pour le lendemain de la victoire.

Constantin. Le nouveau gouvernement n'a toutefois pas renoncé à agir. Il n'admet point que l'occasion soit irréparablement perdue comme le proclamait le grand homme d'Etat grec désillusionné. Mais il croit qu'en réalisant le même geste avec plus de garanties, le résultat de l'intervention peut encore être le même aujourd'hui qu'hier. Le recul momentané du gouvernement de M. Gounaris a été suivi d'un redoublement d'efforts de la diplomatie et de la propagande germanique pour retarder des décisions nouvelles et multiplier les résistances de toute nature à l'action. Mais aucune pression n'a pu changer l'orientation de l'Hellade ni briser les liens qui l'attachent aux puissances de la Triple-Entente, aux côtés de la France et de l'Angleterre, comme une nécessité historique, comme un devoir national. C'est vers l'intervention que le retour sur elle-même qu'elle vient de faire ces derniers jours la ramène par une sorte de loi fatale et inéluctable.

Cette guerre unique dans l'histoire, d'où dépend l'avenir de l'humanité, exige des gouvernements un sang-froid exceptionnel et une vision lointaine. Avant d'entrer dans la lutte ils s'appliquent à réduire la part de l'imprévu, à diminuer le risque et à assurer les gains. Le sentiment de leur responsabilité leur impose ces précautions. Mais ces préoccupations légitimes ne doivent pas leur faire perdre de vue le but resplendissant qui enflamme les peuples. Quand l'esprit calculateur des gouvernements ne le disorment pas assez nettement au delà des ébrils à couvrir, des sacrifices à supporter l'élan du pays perd de sa force et le son impuissant. Mais si ce frein moderne l'enthousiasme populaire, il le peut l'arrêter sur la pente qui entraîne les nations vers la réalisation de leur idéal. C'est une loi fatale qui n'accueille dans la péninsule des Balkans une nouvelle confirmation.

Les illuminations ordonnées à Vienne et à Berlin pour que rayonne au loin cette célébration éclatante de victoires qui resistent à démontrer sont les inventions grossièrement naïves qui n'éblouissent plus personne. La Roumanie et la Grèce seront les premières, après l'Italie, à en fournir la preuve définitive.

## Fidèle à elle-même.

On conçoit fort bien que les faits et gestes du gouvernement italien préoccupent très vivement le public français. Mais encore faut-il que les décisions successives qu'adopte le cabinet Salandra, et qui lui sont dictées par le souci éclairé des intérêts italiens, ne soient pas interprétées à faux. Trop d'esprits, dont les circonstances ont trop étroitement la nervosité, sont prêts à passer d'un extrême à l'autre. Tantôt ils se hâtent d'annoncer l'entrée en ligne immédiate de la Péninsule, et tantôt ils déclarent que tout est compromis.

Le jeu des puissances germaniques est précisément de brouiller les cartes, de semer les rumeurs les plus fausses, de travestir et de compliquer les incidents. Si MM. Salandra et Sonnino ont pensé que la cérémonie de Quarto devait conserver un caractère purement populaire, et que la participation du gouvernement eût été inopportune, c'est sans doute qu'ils avaient de bonnes raisons de préférer cette abstention. Ces raisons, nous n'avons pas à les apprécier. A une heure aussi décisive, nous manquons d'éléments suffisants pour juger tel acte ou pour critiquer tel atermoiement.

Ce qu'il convient que le public sache bien, c'est que l'attitude de l'Italie reste fidèle à elle-même, en d'autres termes, à l'orientation que MM. Salandra et Sonnino lui ont méthodiquement tracée depuis six mois. Rien n'est venu faire pression sur sa volonté ; mais rien ne pourrait non plus agir sur cette volonté arrêtée. Le gouvernement de Rome chemine vers la réalisation de « l'italianité » pleine et entière, avec le consentement enthousiaste de l'opinion publique. Les diplomates de la Consulta liront nécessairement les leçons de la journée de Quarto, qui garde sa signification intégrale. Ce n'est pas en vain qu'un peuple, dans un moment aussi dramatique, célèbre l'un des épisodes les plus glorieux de son histoire.

Ayons foi ! Sachons accepter avec patience et sérénité cette dernière et brève phase d'attente. La solidarité latine ne sera pas une vaine formule. (Polit. Parisien.)

## Le Peuple-Dieu

Le 17 novembre dernier le « Journal de Genève » écrivait ceci : « Les Allemands croient dur comme pierre qu'ils sont le peuple le plus pur, le plus courageux, le plus loyal, le plus instruit, le plus artiste, le plus pacifique quoique le plus guerrier, le plus travailleur et le plus riche. Aussi croient-ils que la maîtrise de la terre et de la mer leur soit due, que ce serait-là un bienfait pour toute l'Europe et pour toute notre planète. Les nations de valeur moindre — et elles sont toutes dans ce cas — doivent rendre hommage à l'esprit allemand, se soumettre à l'Allemagne, à la « kultur allemande », dans leur propre intérêt. » Un député du Reichstag allemand qui lut ces lignes, trouva qu'une parole critique était une arme dangereuse contre son pays. Il aurait voulu engager ses compatriotes à modérer le ton de leurs louanges, leur recommander d'être plus modestes dans leurs livres. C'était prudent. Ils ne se doutaient pas du mal qu'ils faisaient à la cause allemande.

allemand réputé, vient lui aussi de commettre péché d'orgueil et de rendre au « Journal de Genève » le service de confirmer sa critique.

Voici quelques extraits du livre du professeur Sombart.

Il est intitulé : « Héros et Boutiquiers ». Evidemment les héros ce sont les Allemands, les boutiquiers, les Anglais.

« La nation anglaise a pour fondement une incommensurable étroitesse d'esprit. Elle ne peut s'élever au-dessus de la vie journalière. Elle fut toujours caractérisée par sa vanité et son mercantilisme. Agis bien afin de, bien vivre et de vivre longtemps », voilà toute sa morale. L'esprit de commerce qui est exclusivement le sien ne renferme aucun élément de progrès intellectuel et de civilisation. La pensée anglaise est cupuleuse. »

« Nous sommes ce que nous sommes toujours, des héros. »

« L'Allemagne était prédestinée à donner naissance au surhomme, nouveau messie. »

« Il nous faudra déraciner de nos âmes les derniers vestiges de l'idéal désuet de progrès humanitaire. »

« Nous comprenons pourquoi les autres peuples nous détestent ; ils ne nous comprennent pas mais ils sentent notre immense supériorité intellectuelle. »

« Nous avons l'esprit héroïque. Il est impossible de le transmettre à d'autres races. »

« Nous sommes les seuls héritiers de l'antiquité grecque. »

« Nous pouvons regarder la venue des peuples avec un sourire de dédain et du haut de notre supériorité leur jeter un regard de mépris. »

« Nous, Allemands, nous n'avons besoin de la collaboration intellectuelle de personne au monde. »

« Nous marcherons fièrement dans le monde, la tête haute, avec le sonnet absolu d'être le peuple — Dieu. »

A chacun de conclure. C. C.

## Les femmes s'en vont en guerre.

Cela ne pouvait pas, ne pouvait plus durer, c'est évident. Neuf mois de silence, neuf mois d'inaction, pour des féministes, y songez-vous ! Cela a dû être, croyez-le bien, le plus intolérable des supplices pour ces femmes qui tiennent, comme les anciens dieux, les destinées du monde dans leur main ! Neuf mois de mutisme, neuf mois de chômage, car il ne faut pas perdre de vue que le féminisme est une profession — profession pour femmes laides, nous dit François de Nion dont nous ne discuterons pas le qualificatif — neuf mois, c'est assez, c'est trop, c'est plus que ces dames peuvent endurer. Elles n'en peuvent plus, et les voilà parties en guerre... pour la paix.

Leur effacement, leur endurance méritent peut-être quelques éloges, dont d'ailleurs elles ne veulent pas. Au contraire, elles seraient prêtes à s'écarter si nous insistions trop, parce que elles se reconnaissent d'être restées fidèles à elles-mêmes, mais que les hommes, redevenus des brutes, des sauvages, s'entretennent avec des bêtes féroces » pour résoudre un problème certes un peu complexe pour des cerveaux de brutes, mais dont la solution eût été simple si l'on n'eût pas pour elles, pour leur esprit expert à manier, en jonglant, toutes les abstractions philosophiques manufacturées en pays teuton, c'est-à-dire « made in Germany. »

Que diable ne font-elles pas dit avant ? Que ne font-elles crié bien haut, au moment où Guillaume, philosophe inepte ! s'est rué comme un Attila à travers la Belgique pour atteindre la France, afin de franchir la question nettement posée : Le féminisme ou l'Autonisme, lequel doit prévaloir ?

Chères féministes austro-boches et compagnie, votre modestie est par trop exagérée et parlant coupable au-delà de toute expression, au-delà même de toute appréciation.

La centurie vous a sans doute muselés, comme tant d'autres qui, comme vous, croyaient avoir d'autres vérités à clamer, mais je me demande pourquoi vous avez tant tardé à vous rendre à La Haye, cette tribune idéale, tribune libre, tribune sacrée où l'on peut tout dire, tout discuter, tout arranger, tout résoudre ?

Qu'est-ce qu'un Joffre, un French, un Kaiser même, qu'est-ce que tous ces hommes qui n'emploient comme arguments que canons, mitrailleuses, grenades, gaz asphyxiants ?

Arguments de barbares, procédés d'assassins que tout cela ! Nous sommes d'accord.

Mais quel est le barbare infatigable qui a entamé la discussion, autrement dit, la guerre ?

Quel dommage que vous n'avez pas eu le premier mot ! Mais qu'à cela ne tienne, vous voulez avoir le dernier, qui est le plus important. Voilà neuf mois que les événements suivent leur cours sans votre intervention, sans votre direction, et vous voyez avec raison que les choses s'éternisent, et semblent prendre, chose plus grave, une mauvaise tournure pour votre sainte Alboche dont vous avez l'esprit teinté et embrumé, et alors vous décrochez votre épée, de fabrication boche, et vous la brandissez en appelant à un combat pacifiste et conciliateur, toutes les féministes du monde, pour mettre fin au carnage.

Merci de votre aimable invitation, Guillaume sera-t-il de la réunion pour accueillir galamment les Françaises dont il a assassiné les maris, les enfants, les frères ? Non ?

Excusez ! nous avons trop à faire chez nous dans notre rôle de femme pour soigner les blessés, les vieillards, les orphelins.

Nous ne serons pas dupes, nous lisons dans votre jeu et dans votre esprit après avoir vu votre bon cœur qui déclame le pillage, le crime, le massacre de nos petits enfants.

peut-on proposer pareille chose à une Française ?

Et, par sa voix autorisée, toutes les femmes de France répondaient par ces mêmes questions pleines d'indignation et d'orgueil féminin français.

En effet, que pouvions-nous avoir de commun avec ces mégères d'outre-Rhin ? Que pouvions-nous aller faire à La Haye ? L'atmosphère aurait été irrespirable pour des Françaises, la seule présence de cette Frau Schwimer faisant l'apologie de retrès qui violent et maltraitent les femmes, les jeunes filles de la Belgique et de la France, qui se fait l'avocat sans pitié, sans pitié, sans un pleur pour les victimes de son sexe, des tortionnaires teutons, cela seul aurait rendu l'air suffoquant, asphyxiant, en vérité.

— Et lorsqu'une telle exaltée, hystérique pourrait-on dire, à l'impudeur, l'audace de conclure : « J'ai parlé au nom des femmes du monde entier ; celles qui ne sont pas de mon avis ne sont pas des femmes », est-ce qu'une Française oût pu seulement écouter cette déclaration jusqu'au bout sans se sentir humiliée, déçue, et sans surtout rougir de honte d'être simplement une femme ?

Non, en face de propos si outrageants, il n'y avait rien à répondre. Et ce monsieur insexué se dénomme une femme !

« Si ça » c'est une femme, alors présentez toutes les femmes du monde ! car si les femmes sont hâimées, qui donc entretiendra nuit et jour le feu sacré de Vesta la pure ? Qui donc conservera au foyer béni le culte de l'amour, du dévouement, de la douceur, de la tendresse et de la patience ?

Et alors qui donc transmettra de génération en génération les vertus familiales, les qualités nationales que toute famille, toute race amassent petit à petit, et acquièrent lentement à travers les âges ?

« Si la femme qui accomplit la tâche la plus sacrée de porter dans ses entrailles l'humanité, et qui est le dépositaire du trésor moral qui élève le monde, si elle cesse de l'être, si elle devient celle de Frau Schwimer, vraiment autant vaudrait-il faire la guerre jusqu'à extermination de tous les belligérants, car, sûrement, nous retomberions dans la sauvagerie et dans le chaos, la désagrégation complète de toute nationalité, et pis, de tout édifice social. »

En tout cas, Rosika Schwimmer est un spécimen qui fait honneur à la Hongrie, sa patrie, et qui promet bien pour l'avenir. Elle ressemble d'ailleurs, et ne dément en rien ses dignes sœurs d'Allemagne et d'Autriche, toutes, magnifiques résultats formés par une culture démocratique qui aboutit à cette féminité déformée et dégénérée.

Malheur à la nation où le niveau moral de la femme baisse au-dessous de celui de l'homme ; c'est elle qui est le critérium, c'est elle le porte flambeau ; malheur, s'il s'éteint, elle est vouée à la défaite.

Honneur aux milliers d'Anglaises qui se disent prêtes à venir en France pour aider à chasser les envahisseurs d'Allemagne !

Bravo ! pour Mme Enliloven, une vraie patriote belge, qui a demandé que toutes les femmes de tous les pays fissent ensemble sur les agresseurs de son pays « violé ».

Bravo ! j'en suis, avec mon épée à pointe nécrée et parfois tranchante, qui, en l'espèce, est ma plume d'écrivain.

Avec cette arme, je suis prête à l'assaut. Mais nous, toutes les femmes de France, nous devons être fieres d'être Françaises, car, en cette circonstance historique, nous avons agi avec dignité, et nous avons montré à nos ennemies le seul sentiment qu'elles méritent : notre superbe mépris !

Anna de LAUME.

## Nouvelles Locales et Régionales.

### LES PERMISSIONS MILITAIRES

Une certaine émotion s'est manifestée un peu partout, dans les dépôts militaires comme dans les familles, à cause de la réduction du chiffre des permissions du samedi soir au lundi matin, qui a été ramené à quatre pour cent.

Quatre pour cent, c'est vraiment peu, et l'on comprend que les mobilisés qui, de temps en temps, reprénaient contact avec leur famille, avec leurs affaires aussi, aient été impressionnés par cette mesure rigoureuse.

Mais cette mesure est justifiée. Nous en avons recherché les causes et nous nous sommes assurés qu'elle avait été prise par le ministre de la guerre dans l'intérêt supérieur de la défense nationale.

Les autorités militaires ne demanderaient pas mieux que de traiter d'une façon tout à fait paternelle les braves gens qui attendent vaillamment leur

tour de partir au front et de leur accorder des permissions plus nombreuses avant la date, toujours imminente, du départ. Mais il est nécessaire, à mesure que l'heure des décisions importantes approche, que les chefs de toutes les formations aient sous la main tous leurs contingents complets.

Il pourrait arriver que le ministre, pour donner satisfaction au généralissime, demandât un samedi soir ou un dimanche matin des renforts urgents alors que son ordre ne pourrait être exécuté à cause de l'éparpillement des permissionnaires. Qui ne voit par là un inconvénient grave, un danger même ? Il importe que les convenances des soldats mobilisés s'effacent devant les impérieuses nécessités de la défense nationale. Nos ennemis n'observent pas le repos dominical et leurs attaques sont autant de surprises.

C'est pourquoi on a réduit considérablement les permissions. C'est un sacrifice que le gouvernement de la République et l'Etat-Major réclament des soldats mobilisés. Il suffit d'exposer les raisons de la mesure pour que nos braves troupiers s'inclinent et que les familles patriotes ne trouvent rien à redire. Il sera toujours possible d'ailleurs aux militaires qui n'ont pas eu permission de recevoir la visite de leurs parents.

Par une assimilation très naturelle, les soldats du service auxiliaire seront soumis à la même règle. Ceux qui leur débilite éloigne du front et garantissent contre les dangers de la guerre ne peuvent vraiment jouir d'une faveur refusée à ceux qui appartiennent au service armé. Quand la règle est rigoureuse pour les combattants prochains, on ne peut pas accorder des privilèges nouveaux à ceux qui ne doivent pas quitter la région.

Les dispositions ordonnées par le Ministre et l'Etat-Major, qui sont les juges de la situation et des obligations qu'elle comporte, ont été mises en vigueur à l'heure convenable. Chacun s'inclinera devant elles avec d'autant plus de bonne volonté et de patriotique abnégation, que l'on sait bien que l'autorité militaire locale, d'accord avec l'autorité civile, ne manquera pas de concilier, quand il le pourra, les ordres venus d'en haut avec les règles de la bienveillance et de l'humanité.

### LA RÉSILIATION DES BAUX A LOYER PAR SUITE DE LA GUERRE

Voici le texte des articles essentiels du projet de loi déposé à la Chambre par le garde des sceaux concernant la résiliation des baux à loyer par suite de la guerre :

Article premier. — Les baux à loyer antérieurs au 1er août 1914 seront, sans préjudice des causes de résiliation résultant du droit commun ou des conventions, résiliés conformément aux dispositions exceptionnelles ci-après.

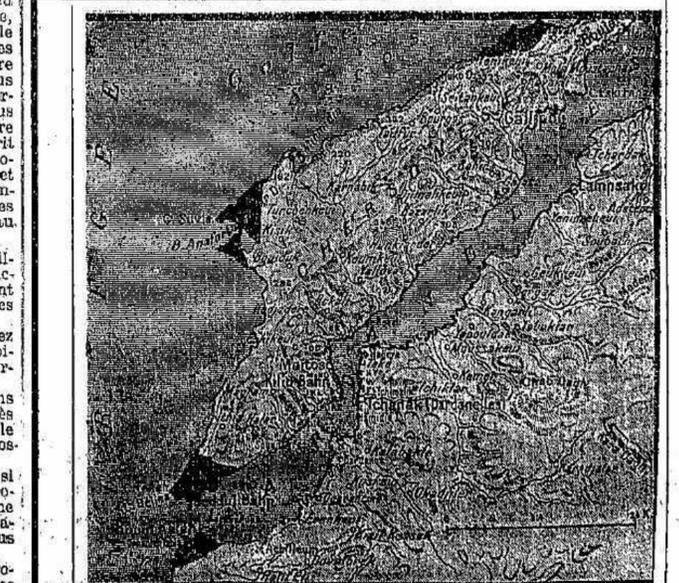
Art. 2. — Lorsque le locataire a été tué à l'ennemi ou est décédé des suites de blessures reçues ou de maladies contractées sous les drapeaux, le bail est résilié de plein droit et sans indemnité sur la demande de sa veuve ou de ses héritiers collatéraux si ceux-ci habitent avec lui les lieux loués. S'il y a désaccord entre ceux qui ont le droit de demander la résiliation, le tribunal appréciera s'il y a lieu de la prononcer.

Art. 3. — La résiliation du bail peut dans les mêmes cas être prononcée sur la demande des autres héritiers ou ayants droit du locataire ; elle est alors prononcée, selon les circonstances, avec ou sans indemnité.

Art. 4. — Lorsque tous les membres d'une société en nom collectif ou tous les gérants d'une société en commandite simple ont été tués à l'ennemi ou ont subi des suites de leurs blessures ou de maladies contractées sous les drapeaux, le bail passé par la société est résilié de plein droit sur la demande des héritiers ou ayants droit des associés. S'il y a désaccord entre eux, le tribunal examine s'il y a lieu de prononcer la résiliation, et l'un des associés en nom collectif ou en commandite a été tué à l'ennemi ou est mort des suites de ses blessures ou de maladies contractées sous les drapeaux, et si son décès a entraîné la dissolution de la société, la résiliation du bail peut être prononcée sur la demande de ses héritiers ou ayants droit ou de l'un des associés survivants. La résiliation dans tous les cas prévus par le présent article est, suivant les circonstances, prononcée avec ou sans indemnité.

Art. 5. — Si le locataire, par suite de blessures reçues ou de maladies contractées sous les drapeaux n'est plus en état d'exercer la profession pour laquelle il avait conclu le bail ou s'il a subi une diminution notable et permanente de sa capacité professionnelle, la résiliation du bail peut être prononcée sur sa demande. Elle est, selon les circonstances, ordonnée avec ou sans indemnité.

Art. 6. — Les locataires qui sans être



Carte des Dardanelles et de la péninsule de Gallipoli. Les lieux de débarquement des troupes alliées sont marqués en noir.



LEURS PROCÉDÉS

L'Allemagne ne craint pas d'employer, pour essayer d'arriver quand même à ses fins, les moyens les plus déshonorants. Ce n'est plus de la guerre, c'est de l'assassinat, du banditisme organisé.

Le mobile du crime.

En bonne jurisprudence, le mobile du crime n'importe pas moins que la responsabilité du criminel et s'y lie étroitement à l'ordinaire. « La feut qui proteste » est avant tout un axiome de droit qu'une règle de police. Là où le mobile n'est pas clairement apparent, la responsabilité s'efface.

entraîne un renouvellement dans l'effigie des monnaies. Deux effigies ont suffi pour Victoria dont le régime dépassa sixante années de règne. Pour Léopold II qui a régné de 1835 à 1909, une seule pour Victor-Emmanuel II et pour la plupart des autres souverains, une seule pour le long règne de Georges de Grèce. Une effigie seule peut néanmoins se produire qui commande une transformation de l'apparence: c'est le cas où le chef de l'Etat, empereur ou roi, s'adjuge une couronne de laurier mais il est soumis à la condition inévitable d'une victoire. Seul le souverain dont les armes ont triomphé sur un champ de bataille a droit à une effigie laurée.

Que devient l'Artilerie Allemande.

Au début de la guerre, l'Allemagne, qui s'était préparée de longue date, avait à sa disposition une artillerie formidable, composée de canons longs de tous calibres, d'obusiers et de mortiers.

reste, ce n'est pas Maxim qui inventa la mitrailleuse; il inventa la première mitrailleuse automatique pratique, mais avant lui, l'idée avait tenté un des esprits. Déjà, avant la guerre de 1870-71, le capitaine d'artillerie français, de Reffye, avait trouvé une arme dont on allait tirer un parti bien plus avantageux contre les Allemands. C'était un canon revolver formé de la réunion de 25 fusils de gros calibre (10 m/m) actionnés à la main, à l'aide d'une manivelle ou d'un volant. On pouvait arriver de la sorte à une vitesse de 100 à 300 coups par minute. Mais le poids considérable de l'arme, 400 kilos, son maniement incommode, son emploi tactique mal compris, la firent à peu près abandonner. Ce fut un tort car, pour l'époque, elle pouvait rendre de grands services.

La Mitrailleuse.

La guerre actuelle aura montré, entre autres expérimentations, le rôle décisif de la mitrailleuse. Les Allemands en ont fait un emploi dont nous avons ressenti les terribles effets jusqu'au jour où nous avons pu disposer nous-mêmes d'un nombre aussi important de ces armes légères qui sont le meilleur soutien de l'infanterie et dont l'emploi rend souvent presque impossible les charges à la baïonnette.

reste, ce n'est pas Maxim qui inventa la mitrailleuse; il inventa la première mitrailleuse automatique pratique, mais avant lui, l'idée avait tenté un des esprits. Déjà, avant la guerre de 1870-71, le capitaine d'artillerie français, de Reffye, avait trouvé une arme dont on allait tirer un parti bien plus avantageux contre les Allemands. C'était un canon revolver formé de la réunion de 25 fusils de gros calibre (10 m/m) actionnés à la main, à l'aide d'une manivelle ou d'un volant. On pouvait arriver de la sorte à une vitesse de 100 à 300 coups par minute. Mais le poids considérable de l'arme, 400 kilos, son maniement incommode, son emploi tactique mal compris, la firent à peu près abandonner. Ce fut un tort car, pour l'époque, elle pouvait rendre de grands services.

La Mitrailleuse.

La guerre actuelle aura montré, entre autres expérimentations, le rôle décisif de la mitrailleuse. Les Allemands en ont fait un emploi dont nous avons ressenti les terribles effets jusqu'au jour où nous avons pu disposer nous-mêmes d'un nombre aussi important de ces armes légères qui sont le meilleur soutien de l'infanterie et dont l'emploi rend souvent presque impossible les charges à la baïonnette.

HOROSCOPES GRATUITS POUR TOUS CEUX QUI ECRIVONT DE SUITE

Le Professeur ROXROY, astrologue américain très connu, dont les bureaux sont maintenant en Hollande, a décidé une fois de plus de favoriser les habitants de ce pays avec des horoscopes d'essai gratuits.



CEUX à couvrir de Favorites la plus rustique et la plus pratique des poules, la pouzaine, 3 fr. Sujets adultes même race à vendre. Elevage de Mirabel. Coteaux de Jurançon.

Ancien Hôtel de Ventes de Lucien LAFARGUE E. ERIZE Succ' AMEUBLEMENTS EN TOUS GENRES, NEUFS ET D'OCCASION PAU - 12, rue de la Fontaine

Maison DAIGNAS HERNIES VARICES Ceintures OPTIQUE MÉDICALE

Ateliers spéciaux de Réparations d'Horlogerie, Bijouterie, Optique Aux Ouvriers Réunis 23 rue Carnot 23